

Analyses et comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1929)**

Heft 70

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

MARC BÆGNER. *Le christianisme et le monde moderne*. Conférences données à l'Eglise réformée de Passy. Un vol. in-12, de ix, 206 p. Paris, Fischbacher, 1928.

On publie à notre époque tant d'ouvrages de toute nature que beaucoup de bons esprits préfèrent laisser de côté toute cette littérature ultra contemporaine pour ne plus lire que les classiques ou leurs interprètes. Les classiques, c'est-à-dire les vrais et grands auteurs qui ont eu quelque chose à dire et qui l'ont dit avec charme et avec autorité. Leurs interprètes, c'est à savoir ceux qui, comme M. Victor Giraud, savent faire revivre Pascal et Taine ou Chateaubriand et sa sœur Lucile ou encore Henriette Renan et savent rendre si attachante l'histoire de ces âmes d'élite.

Mais telle est notre destinée : on ne peut rester toujours dans la tour d'ivoire de l'art réel, vrai et éprouvé. Il faut quoi qu'on en aie et pour nous tous qui avons tant de responsabilités c'est un pressant devoir, il faut rester en contact avec la génération d'aujourd'hui et avec celle de demain. Il faut savoir ce que les étudiants, les collégiens et les jeunes ouvriers pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils lisent, il faut lire leurs auteurs.

C'est là ce qu'a fait à Paris, porté sans doute par cette ambiance indéfinissable de la plus grande cité d'études qui soit, le pasteur Marc Bœgner de l'Eglise de Passy. Il a lu plusieurs romanciers, philosophes ou économistes religieux ou profanes, puis après avoir fait à ses paroissiens des conférences d'après les notes qu'il avait prises, à son tour il a écrit un livre qui a paru au début de l'été : « La pensée de faire cette publication », écrit-il dans un avant-propos, « m'a fait beaucoup hésiter ». Il est heureux que ces hésitations aient été vaincues grâce aux instances d'amis intelligents et pourtant, elles se comprennent. L'ouvrage de M. Bœgner est incomplet, et par ce fait même il devient en certains de ses aspects tendancieux. Malgré la documentation abondante qu'il a eu le loisir de constituer, il s'est surtout occupé dans chacun des chapitres de son travail d'une source spéciale, sans élargir toujours assez son horizon. Il est vrai qu'il défend une thèse : il veut montrer le grand désordre spirituel et moral, le paganisme qui se développe dans le monde d'aujourd'hui. Il nous dira ensuite pourquoi l'idée et la foi chrétienne peuvent seules régénérer à l'heure actuelle encore l'humanité. Cette thèse est fort

intéressante non pas peut-être en elle-même, ce fut en définitive celle de tous les grands prédicateurs, mais par les faits sur lesquels elle repose.

Dans une première étude appuyée surtout sur les travaux de A. Philip, M. Bœgner nous fait pénétrer dans les milieux industriels dont le travail fiévreux accompli dans des conditions souvent déplorables ne semble plus laisser de place pour la vie de l'esprit. Un second chapitre est consacré à l'orientation de la pensée chez les lettrés et M. Bœgner démasque sans peine le paganisme réel quoique pas toujours nettement avoué d'auteurs comme Montherlant ou Maurras. Il faut ici savoir gré infiniment au pasteur parisien d'avoir lu tant de romans qui provoquent le dégoût, et d'avoir su montrer vers quel néant aboutit une littérature qui glorifie l'égoïsme et la sensualité. Car ce ne sont pas seulement des lectures malsaines, c'est une doctrine de révolte contre la vertu qui est ici abordée en face et démasquée. Et l'étude du mouvement littéraire conduit naturellement à l'étude du mouvement philosophique. Bœgner accuse la philosophie d'apporter aujourd'hui des *délivrances illusoire*s. Reprenant la thèse de P. Sanson, dont il se réclame, il écrit : « En fin de compte ou bien ils (les philosophes) réduisent l'homme à n'être qu'un mode de la substance infinie, quelque nom qu'ils lui donnent, celui même de Dieu, ils ôtent à l'homme tout être propre, ils ruinent sa personnalité, sa liberté, ils le soumettent à une nécessité implacable. Ou bien, le posant dans sa réalité indépendante à côté d'autres réalités non moins indépendantes auxquelles il demeure impénétrable et qui lui sont impénétrables, ils creusent un abîme infranchissable entre l'homme et l'absolu dont il porte en lui le besoin... » (1) Il nous paraît évident que lorsque M. Bœgner parle des philosophes qui réduisent l'homme à n'être qu'un mode de la substance infinie, lorsque le P. Sanson parle avec les longueurs auxquelles il nous a accoutumés de Spinoza, ce n'est pas le spinozisme du dix-huitième siècle auquel ils en veulent, mais bien plutôt ses modernes renaissances. La sociologie voilà certainement à quoi ils s'attaquent. M. Bœgner le dit d'ailleurs avec cette franchise qui donne tant de prix à son livre : « Il n'en est pas moins certain que la sociologie telle qu'on l'enseigne aujourd'hui dans la plupart des chaires officielles, si sujette à caution qu'elle paraisse à beaucoup d'esprits indépendants, cette sociologie qui, par l'intermédiaire des écoles normales d'instituteurs, deviendra peu à peu comme la morale officielle de nos écoles primaires, contribue, qu'elle le veuille ou non, à propager à travers notre peuple une conception de la vie qui en élimine toute spiritualité profonde. » (2) Il est frappant de voir sur ce point, le danger de la sociologie, l'accord complet qui règne entre catholiques et protestants. Il suffit de se souvenir des beaux travaux de Deploige et de Richard. L'incompatibilité qui existe entre la pensée chrétienne et le mouvement de l'école sociologique consiste en ce que la pensée chrétienne envisage les relations qui unissent l'homme à Dieu, comme celles de deux personnalités libres et dont les actes ne peuvent être rigoureusement calculés. Au contraire la sociologie restant sur le terrain d'un

(1) P. 109. — (2) P. 16.

déterminisme rigoureux ne voit plus dans l'individu qu'un organe du corps social et continue avec Comte, et malgré toutes les critiques qu'elle lui adresse sans ménagements, à faire de l'humanité son Dieu. C'est bien là un panthéisme qui rappelle celui de Spinoza.

Si l'on comprend qu'il ne puisse rien y avoir de commun entre Durkheim et M. Bœgner, on s'étonne un peu de voir le pasteur protestant reprendre à son compte les attaques du P. Sanson contre Renouvier. Et surtout on se demande s'il est juste de classer tout le mouvement philosophique en deux écoles que l'on renvoie dos à dos. En fait il n'y a pas une ou deux philosophies, il y a un grand nombre de philosophes et les nuances qui les séparent les uns des autres sont en nombre infini. Leurs travaux et leur influence s'exercent-ils en faveur du christianisme évangélique ou à son détriment ? Il est difficile de le dire. Il est pourtant une remarque qu'il faut faire. La philosophie trahit des dispositions d'esprit qui n'ont rien de frivole. Elle cherche à comprendre l'ensemble du réel et à ramener les lois qui gouvernent le monde à un principe parfaitement clair pour la raison. Sans doute aux yeux de la foi qui considère la raison comme un instrument faillible cette recherche est vaine. Elle ne l'est pourtant pas absolument en ce sens qu'elle développe chez celui qui la poursuit le sentiment de sa dépendance à l'égard de quelque chose qui lui est supérieur et qu'elle confère une certaine dignité morale, qualités qui ne sont pas tout à fait illusoire. Tout au travers de l'histoire, le christianisme a combattu la philosophie, mais il lui a fait aussi bien des emprunts. Quand bien même la théologie du moyen âge a passablement trahi Aristote, elle lui est très largement redevable. Inspirée sans doute par le christianisme, la critique de Kant a exercé à son tour une grande influence sur de nombreux penseurs chrétiens. On pourrait citer d'autres exemples de ces actions réciproques. Si dans les temps actuels la sociologie éloigne beaucoup d'esprits de la foi, il y a d'autres courants d'idées qui, moins populaires parce que plus difficiles à saisir, laissent une place beaucoup plus large aux solutions qu'a esquissées ou proposées la Bible. Il est clair que M. Bœgner, qui croit voir dans le monde moderne une révolte universelle contre l'Évangile devait écarter tout ce qui n'était pas favorable à sa thèse. Mais les thèses sont souvent excessives.

Les derniers chapitres du livre de Bœgner sont, comme on s'y attendait, une apologie de la foi. Le Christ aujourd'hui encore demeure celui auquel on peut dire : A qui irions-nous qu'à toi, tu as les paroles de la vie éternelle. Pour établir la valeur réelle, profonde, insurpassable du christianisme, M. Bœgner s'appuie surtout sur le R. P. Laberthonnière. Se mettant à son tour à faire de la philosophie à la suite du philosophe catholique, il déclare que la vérité essentielle de la Bible réside dans l'affirmation de la création. Cette création, œuvre d'une personne morale, a fait surgir quelque chose de merveilleux : un être libre mais aussi responsable. On sait le reste et comment ce n'est que par l'amour que Dieu cherche à reconquérir le cœur de cet être égaré dont il faut espérer qu'insensible à tout, il cédera cependant à un

moment de repentir en présence de ce fait extraordinaire : l'apparition et les souffrances du Christ.

Telle est la conclusion essentielle de M. Bœgner. Nous permettra-t-il de lui dire qu'avant Laberthonnière de bons protestants ont dit et redit les mêmes choses ? Mais M. Bœgner a sans doute trouvé notre dogmatique plus attrayante sous la plume d'auteurs que ses anciens maîtres ne lui avaient pas recommandés.

Les dernières pages sont une défense de la foi chrétienne par les faits. Jugé par ses fruits qui sont les victoires remportées sur nombre de plaies sociales et d'injustices humaines, l'Évangile paraît occuper une très grande place dans le monde. Quand on songe que ce sont des chrétiens convaincus qui sont à l'avant-garde de tous les mouvements réellement progressifs, et que ce sont eux qui accomplissent les plus grandes œuvres de dévouement, on ne peut que s'étonner de la vitalité du christianisme et de l'influence considérable qu'il exerce sur la civilisation dont il est réellement l'ange gardien. Il faut déplorer seulement qu'elle n'écoute pas davantage sa voix.

Et voilà que le livre de M. Bœgner apparaît comme un livre excellent qu'il faut recommander à tous ceux qui peuvent le lire. Les méchants y sont franchement démasqués et le bien y éclate dans toute sa splendeur. Si l'accent en est un peu longtemps pessimiste et si les conclusions se font un peu attendre, c'est que l'auteur a voulu tout dire sans réticences. Il a été d'une parfaite franchise. Il n'a rien caché de la gravité de l'heure présente. Il a été aussi très simple dans ses expressions. Il faut le remercier de n'avoir pas parlé seulement pour son Église, mais de s'être adressé au protestantisme tout entier qui, espérons-le, l'écouterà.

S. BERTHOUD.

André BONNARD. *Le Prométhée d'Eschyle*, libre traduction. Edition des Lettres de Lausanne, 1928.

« Chaque fois qu'il m'est arrivé de traduire », a dit André Gide, « j'ai eu pour règle de m'oublier complètement moi-même et de traduire l'auteur comme il pouvait souhaiter d'être traduit. » Telle est en effet la condition rarement réalisée d'une bonne traduction, ce don complet de soi à l'œuvre que l'on souhaite de rendre, la mobilisation de toutes les ressources dont on dispose : intelligence, savoir averti, sensibilité et technique verbale. Car il ne faut pas hésiter à le dire : traduire une œuvre littérairement belle, c'est la recréer, la repétrir en soi. La simple honnêteté intellectuelle n'y suffit pas de loin, il faut des dons de poète et d'artiste. Ces dons, M. André Bonnard les possède et sa traduction libre de *Prométhée* est une belle œuvre. D'une main discrète et sûre il a élagué les développements dont le sens fût resté obscur au lecteur non érudit, et cette simplification permet au drame eschyléen qui pose le troublant problème de la « justice des dieux » de produire tout son effet sur nous.

M.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
